

Le caribou au cœur de la culture Inuit



Gibier à haute valeur symbolique

Le caribou au cœur de la culture Inuit

UTILISÉ DES BOIS AUX SABOTS PAR LES INUIT, le caribou occupe une place singulière dans la vie et l'imaginaire des chasseurs de l'Arctique canadien. D'où l'intérêt d'une approche ethnolinguistique.



VLADIMIR RANDA

Anthropologue rattaché au LACITO/CNRS, ancien enseignant de culture Inuit à l'INALCO, ce spécialiste des relations entre les Inuit et le monde animal travaille dans la région d'Igloolik au Nunavut (Canada). Il est membre du Comité d'experts du Cercle Polaire.

De tout temps, le caribou, *tuktu*, a exercé une forte attirance sur les Inuit. C'est un gibier très prisé, fortement désiré et obstinément recherché, aussi bien pour sa chair et sa graisse savoureuses que pour des matériaux indispensables comme la peau, les bois, les tendons, les os...

Il nourrit aussi leur imaginaire et continue d'être une source d'inspiration artistique (sculpture, poésie, arts graphiques).

De fait, cet animal occupe une place singulière dans la culture inuit dont les multiples facettes se font écho entre différents registres, ceux de la langue (profane, poétique, rituelle), des savoirs naturalistes, des pratiques cynégétiques (chasse) et rituelles, et des constructions symboliques. Il s'agit ici d'offrir seulement un aperçu de cette articulation.

Qu'il soit appelé caribou en Amérique du Nord et au Groenland ou renne en Eurasie, il s'agit d'un seul et même cervidé *Rangifer tarandus*. Il est connu dans pratiquement tous les dialectes inuit et yupik sous le nom de *tuktu*. Les Inuit



classent le caribou parmi les « marcheurs » *pisuktiit* dont il est en quelque sorte le prototype (*pisuktimarialuk* « marcheur par excellence »). À l'exception notable de l'ours polaire *nanuq* (*Ursus maritimus*), l'ensemble des membres de cette catégorie sont des mammifères qui passent la majeure partie de leur vie sur la terre ferme. La tradition orale présente l'existence du caribou comme très fatigante, condamné qu'il est à errer sans cesse. Cette vision correspond à son mode de vie. De fait, le caribou est un herbivore très mobile qui se déplace à travers la toundra en quête de nouveaux pâturages et de zones propices à la mise bas. Dans certaines régions, cela donne lieu à des rassemblements et à des migrations de grande enver-





PEUPLELOUP, LICENCE CREATIVE COMMONS CC-BY-SA

gure, tandis que dans d'autres les caribous forment plutôt des hardes de moindre importance dont les déplacements sont davantage circonscrits.

Une série de termes recueillis par l'ethnologue danois Knud Rasmussen au début du xx^e siècle lors de ses expéditions dans l'Arctique canadien rappelle la propension des caribous à entreprendre de grands mouvements saisonniers entre l'intérieur des terres et le littoral ou entre la forêt et la toundra :

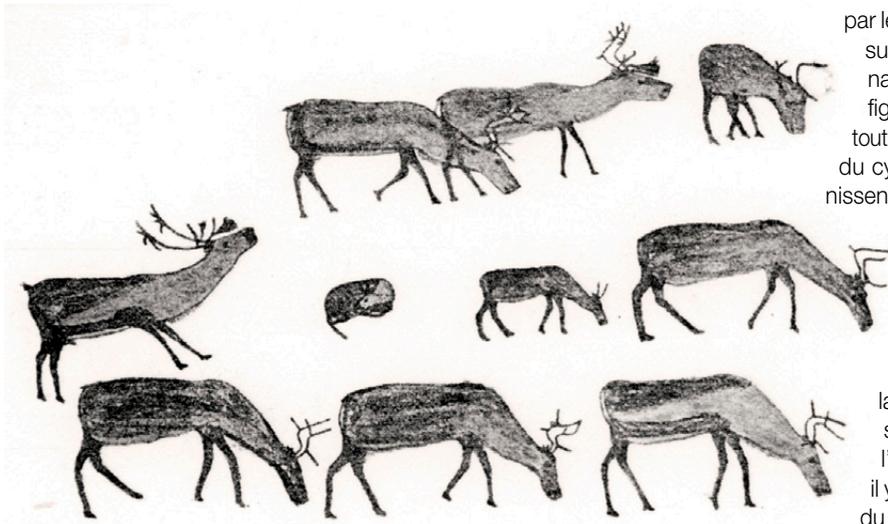
- *atiqtut* : « ceux qui descendent » (vers la côte), terme utilisé chez les Nattilingmiut pour les caribous migrant au printemps vers la côte ;
- *atiqtuarjuut* : les hardes de caribous sortant au printemps des forêts ;

- *taksuajjut* (*tagjuajut* à Igloodik) : « ceux qui répandent du brouillard » (de *taksiq* : brouillard), selon Knud Rasmussen, ceci se rapporte au fait que, lors de leur migration à l'automne vers l'intérieur des terres, les caribous se rassemblent en si grand nombre que l'air qu'ils expirent forme au-dessus d'eux un nuage de vapeur ;

- *majuatigivuuq* (sg.) : « monte en direction de l'intérieur » (*majuqtuuq* : « monter ») ; aussi « remonter un cours d'eau pour frayer » comme le fait l'omble chevalier : désigne les caribous qui cheminent de la côte vers les forêts à la fin de l'automne ou au début de l'hiver.

GRAND HERBIVORE DE L'ARCTIQUE,

le caribou passe l'hiver dans les forêts au sud du cercle polaire et migre en été vers le nord et les côtes de l'océan Glacial arctique pour fuir les moustiques qui pullulent en été.



CARIBOUS DE DIFFÉRENTES CLASSES D'ÂGE, DESSIN DE UJARAQ

Le caribou constitue aussi un repère dans le « calendrier » inuit. La perception des saisons par les Inuit s'appuie en grande partie sur l'observation des phénomènes naturels au premier rang desquels figure la vie animale. Plus que chez tout autre animal, les moments majeurs du cycle biologique du caribou fournissent des repères au découpage du temps en séquences de durée plus ou moins équivalente (« mois »). La transposition des catégories du temps inuit sur notre propre découpage en saisons et en mois est délicate, la correspondance entre les deux systèmes étant approximative. À l'intérieur même du système inuit, il y a décalage entre les séquences du calendrier des différents groupes, en fonction de leur position géographique (latitude) et de leur contexte écologique. Les références au caribou dans le « calendrier » sont les plus nombreuses chez les groupes

LES 16 DIALECTES DE LA LANGUE INUIT

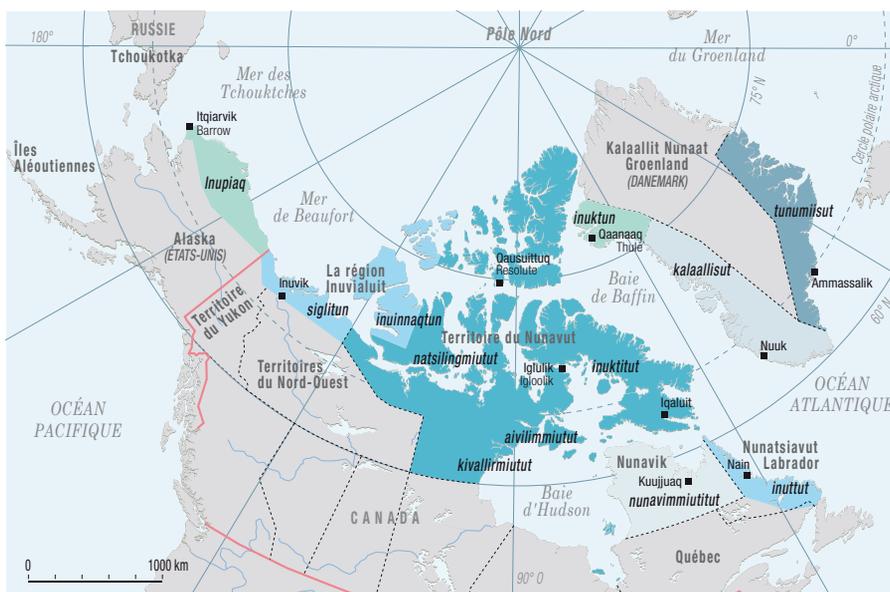
La langue inuit se rattache à la famille des langues eskaléoutes (eskimo-aléoute). Il existerait une parenté avec des langues ouralo-sibériennes qui remonterait à 6000 ou 8000 ans. La famille eskaléoute se divise en deux branches : l'aléoute et l'eskimo. La branche eskimo comprend le groupe inuit (nord Alaska, Arctique canadien, Groenland) réparti en quatre ensembles : l'inupiaq, l'inuvialuktun, l'inuktitut, le kalaallisut. Ce groupe se divise en 16 groupes dialectaux, par exemple l'inuinnaqtun (Arctique canadien), le tunumiisut (Groenland oriental), ou l'inuttut (Labrador). La langue inuit est de type polysynthétique.

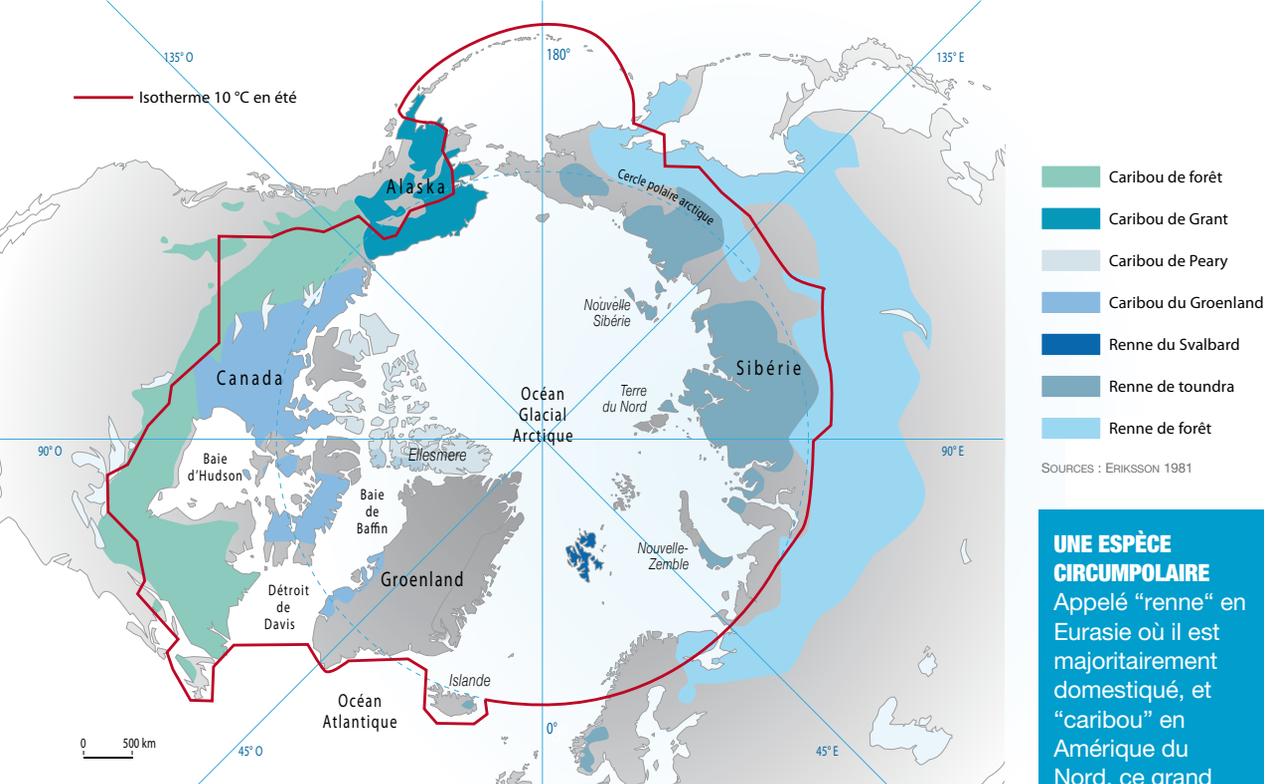
Michèle Therrien

Le marcheur par excellence

pour lesquels il représente une ressource primordiale. Afin de saisir l'articulation entre découpage temporel et cycle biologique, nous présenterons ici quelques-uns des termes inuit illustrant ce phénomène, en commençant par ceux liés à la reproduction :

- **nuqrait** : « faons », correspondant au mois de juin, ce terme réfère à la mise bas qui a lieu dans des zones censées mettre les nouveau-nés à l'abri des prédateurs et des parasites ;
- **nuliarvik** : « le temps de l'accouplement », les caribous forment des rassemblements plus ou moins importants, les mâles s'engageant dans des combats pour le contrôle des femelles. Il correspond plus ou moins au mois de novembre. D'autres termes font, quant à eux, référence au cycle de croissance des bois :





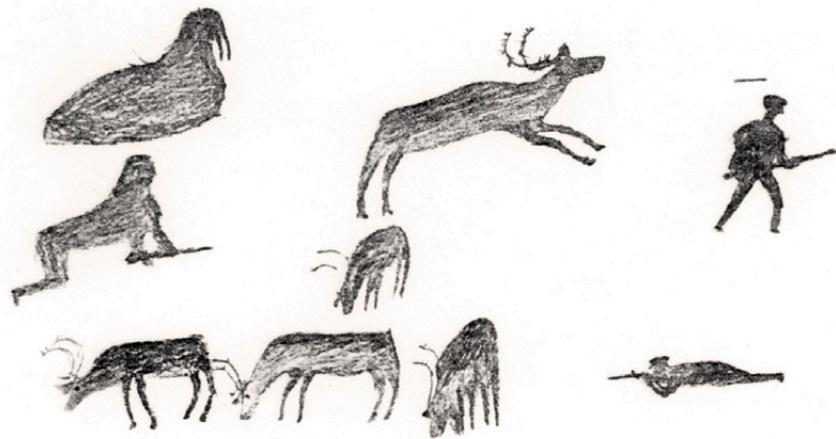
UNE ESPÈCE CIRCUMPOLAIRE
 Appelé “renne” en Eurasie où il est majoritairement domestiqué, et “caribou” en Amérique du Nord, ce grand herbivore arctique représente une seule espèce. La carte ci-contre représente la distribution géographique des sept sous-espèces identifiées par des caractéristiques morphologiques propres.



DR

- *amirainvik* : «le temps où le velours (*amiraq*) tombe des bois», terme qui selon les régions renvoie à la fin du mois de septembre ou à octobre;
- *katagairivivik* : «le temps où les bois (des mâles) tombent», terme qui renvoie au mois de décembre. En effet, ce sont les mâles les plus âgés qui perdent leurs bois les premiers. Au regard de l'importance de la peau de caribou (*tuktuup amia*) pour la confection des vêtements, il n'est point étonnant que les différentes étapes de la croissance du pelage aient été également utilisées pour nommer des séquences calendaires :
- *saggarut* : le pelage est court, après la mue (juillet/août) ;
- *akullirut* : lorsque le pelage du caribou est à longueur médiane, la plus propice pour les vêtements (mi-août/début septembre) ;

- *ukiulirut* : renvoie à la fin de novembre lorsque le caribou a acquis un pelage d'hiver. Dans la langue rituelle, deux termes attestent de cette fonction vestimentaire : *uqquksaq* et *uqqummat* qu'on peut traduire librement par «ce qui sert à avoir chaud».
- La période de préparation des peaux de caribous et de confection des vêtements d'hiver se situait après les grandes chasses d'automne. Cette activité donnait lieu à des rassemblements au cours desquels toutes les peaux obtenues par les membres du groupe étaient exposées à un endroit précis, de manière à ce que chacun puisse, sous l'autorité d'un aîné, obtenir celles dont il avait besoin. La sélection se faisait certes de façon quantitative – tant de peaux étant nécessaires à tel type de vêtement –, mais aussi qualitative, les peaux devant être de qualité équivalente. Une méthode particu-



DESSIN DE UJARAO

LES ARMES À FEU FACILITENT LA CHASSE,

mais la
rendent plus
individualiste.
Il est possible
de tirer de plus
loin, mais il
faut toujours
savoir comment
approcher
chaque animal.

lière d'assouplissement des peaux, probablement non dépourvue d'intentions rituelles, consistait à s'enrouler tout nu dans les peaux fraîchement prélevées.

Pour finir, on mentionnera l'existence chez les Inuit vivant dans les terres à l'ouest de la baie d'Hudson, fortement dépendants du caribou, de plusieurs termes qui réfèrent à ses déplacements saisonniers : *tukillarvik* (avril) ; *atirvik* (début mai) ; *tuktunigvik* (août).

Aucun autre grand mammifère de l'Arctique ne se rassemble en nombre aussi important que le caribou. Même avant l'introduction des armes à feu, sa grégarité ainsi que sa fidélité



RANDY SHINDUKE

aux mêmes itinéraires, permettait aux Inuit de réaliser des tableaux de chasse conséquents qui font que tuktu est considéré comme *nirjutimmarialuk*, « gibier par excellence ».

De différentes régions de l'Arctique (Groenland, Canada, Alaska) nous sont parvenus des récits relatant des chasses au caribou, conduites jadis collectivement, c'est-à-dire avec la participation de tous les membres valides du groupe. Les anthropologues canadiens Bernard Saladin d'Anglure et Monique Vézinet ont rapporté une série de dessins réalisés par des artistes inuit illustrant ces chasses collectives. Tandis qu'aux hommes incombait la tâche de capturer les animaux, les femmes et les adolescents officiaient en tant que rabatteurs (*unguugtut*), l'objectif étant de pousser les premiers vers des chasseurs embusqués. L'une des modalités consistait à canaliser le flot d'animaux, parfois à l'aide de cairns – constructions de pierres anthropomorphes appelées *inuksuit*, *inuksuk tuttunut ungujuuti* : « cairn pour rabattre les caribous » – disposées en rangées parallèles parfois longues de plusieurs centaines de mètres, dont on augmentait l'effet d'épouvantail en les coiffant d'herbes ou de plumes, en direction des tireurs à l'arc dissimulés derrière des pierres, *taalut*. Si l'arc inuit, *pisiksi*, n'est pas réputé pour sa puissance, il convenait toutefois, de toute évidence, à cette tâche.

Une autre méthode consistait à intercepter les caribous au gué (*nalluk* ou *imaaq*, *imaariaq*) – le terme particulier *aggirturjuut* désignait une harde de caribous approchant un gué – au moment où ils traversaient l'un des innombrables cours d'eau ou lacs. Une fois les animaux dans

L'élevage du renne, une activité millénaire transfrontalière

L'élevage du renne est une activité millénaire pratiquée par une vingtaine de communautés autochtones de la zone arctique et au-delà : en Norvège, en Suède, en Finlande, en Russie (péninsule de Kola), en Mongolie, en Chine, en Alaska, au Canada et au Groenland. Ces éleveurs nomades vivent au rythme des grandes transhumances et se déplacent sur d'immenses territoires qui débordent les frontières des empires, royaumes et États qui sont se succédés au fil des 3 derniers siècles. Le cas des Sames (~ 90 000 individus) est exemplaire puisqu'ils forment une communauté ethnolinguistique répartie sur les territoires septentrionaux de quatre pays : Norvège, Suède, Finlande et Russie. Dès 1751, un traité (*Lapp Codicil*) avait été signé entre la Norvège et la Suède pour autoriser les éleveurs de rennes à franchir librement les frontières des deux pays lors de la migration de leurs troupeaux. En 2005, un Centre international de l'élevage de rennes a été créé à l'initiative et avec le soutien financier de la Norvège à Kautokeino, dans le comté de Finmark, pour stimuler et sécuriser la coopération entre éleveurs de rennes dans la région circumpolaire. Bien qu'ils ne représentent que 10 % environ des habitants/résidents de la région, la tradition autochtone millénaire d'élevage du renne constitue une composante socioculturelle fondamentale de la géographie de l'Arctique.

Laurent Mayet



VLADIMIR RANDA

l'eau, les chasseurs installés dans des kayaks (appelés *naluqsuqtut* ou *upattut*) se précipitaient sur eux et s'efforçaient de les transpercer à coups d'épieu (*kapuut*). D'autres hommes cachés sur le rivage achevaient les animaux blessés qui cherchaient à s'échapper. Dans les deux cas, des butins importants pouvaient être réalisés dans un laps du temps très court. Ce type de chasse avait cependant un caractère saisonnier et nécessitait une topographie favorable.

La chasse au caribou se pratiquait aussi individuellement, l'arc étant l'arme principale. Sa portée limitée obligeait le chasseur à recourir à moult stratagèmes destinés à lui permettre de s'approcher au maximum de sa proie. La connaissance fine du comportement de l'animal dans son milieu familier constituait alors un atout majeur.

Le fusil a remplacé l'arc Inuit peu puissant

La chasse individuelle à l'approche nécessitait une grande mobilité. Principalement pratiquée pendant la saison estivale lorsque l'absence de neige empêchait l'utilisation du traîneau à chiens, elle consistait en une longue marche à l'intérieur des terres, les chiens pouvant être utilisés comme bêtes de somme. Un terme spécifique, *pisurajaktuq*, est utilisé pour la chasse au caribou à l'approche, à pied et sans l'avoir aperçu au préalable. Repérer un animal, même de la taille d'un caribou – le repérer comme on le fait à la chasse au caribou à partir d'un point surélevé se dit *nasiktaqtuq* –, dans l'immensité de la

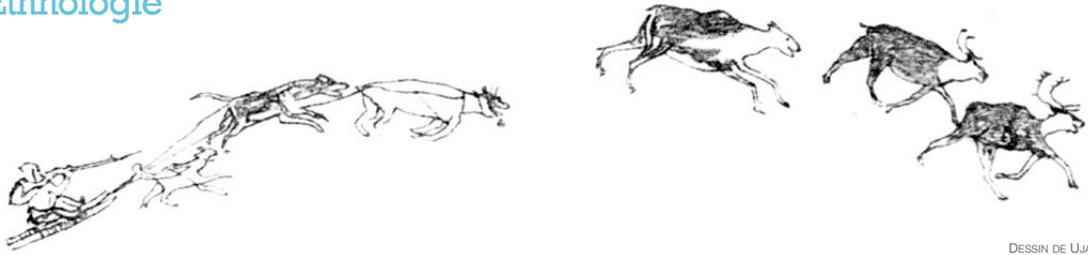
toundra n'est pas chose aisée, ainsi que le rappelle Rasmussen en 1931 : « ... *the caribou in the hills and the trout in the rivers are wandering animals that are not always easy to find* » (en français : « le caribou dans les collines et la truite dans les rivières sont des animaux errants pas toujours faciles à trouver »). Divers instruments optiques (longue-vue, jumelles, plus tard lunette de visée) qui firent leur apparition au tournant du XIX^e et du XX^e siècle allaient désormais faciliter grandement ce type de chasse.

Comparées à l'arc, les armes à feu, *qukiutiit*, ont représenté une nette amélioration en termes de performances, mais, en raison même des avantages qu'elles procurent, portée et puissance accrues, elles eurent pour contrepartie, d'une part, l'abandon de certaines méthodes de chasse individuelles et collectives et, d'autre part, la perte de tout un ensemble de savoirs et de savoir-faire que jadis le chasseur se devait de posséder pour compenser les faiblesses de son équipement.

Dans la culture inuit, le caribou est *nunamiutar-marialuk*, « l'habitant de la terre par excellence ». De fait, une chose particulièrement frappante chez le caribou est son attachement, réel et symbolique, à l'élément terrestre (*nuna*) que la tradition orale ancre dans un temps immémorial. Parmi les récits mythiques qui relatent son origine, plusieurs le font ainsi surgir de la terre : « ... *the caribou have once come from inside the earth...* », par l'intervention d'un esprit. L'intérieur de la terre était subséquemment considéré comme un réservoir à caribous d'où ils pouvaient être relâchés. D'où son antagonisme conceptuel et rituel avec l'esprit féminin *Takannaaluk*, « celle d'en

UNE LONGUE QUÊTE DANS L'IMMENSITÉ DE LA TOUNDRA

bien que facilitée par l'utilisation d'instruments optiques, adoptés de longue date, la traque et l'approche du caribou restent longues et fastidieuses. Louis Illupalik, son fils Gary et son beau-fils Bobby se reposent avant de dépouiller les caribous qu'ils ont abattus.



DESSIN DE UJARAO

CHASSE RARE.

Un chasseur armé d'un fusil poursuit des caribous à l'aide d'un attelage de chiens (en haut). Cette technique était peu usitée. La chasse collective en kayak (en bas) est tombée en désuétude dans l'Arctique central et oriental canadien dès les années 1920. Les caribous étaient tués à coups d'épieu.

bas », aussi connu comme *Nuliajuk* ou *Sanna/ Sedna*, et l'espace marin dont elle était censée contrôler les ressources fauniques. D'aucuns pensent encore aujourd'hui que, de temps à autre, des caribou naissent dans des œufs trouvés à même le sol, *nunaup manningit* (« les œufs de la terre »), faisant de la terre la mère de ces derniers. Sortis d'un œuf, ces caribou ressemblent à s'y méprendre aux caribou ordinaires, à quelques détails près : ils sont plus grands, presque entièrement blancs... Appelés *silaat* ou *pukiit* selon qu'ils sont mâles ou femelles, considérés comme des enfants de la terre, ils ne doivent pas être chas-

sés, tout comme il est prohibé de briser les œufs qui les abritent, sous peine de causer le mauvais temps, voire la mort du contrevenant. Parfois, ce sont des êtres invisibles anthropomorphes appelés *jiiqqat*, eux-mêmes chasseurs de caribou émérites – ils avaient la réputation de n'avoir pour armes que de petites pierres et de ne chasser qu'à la seule force de leurs jambes – qui empruntent l'apparence de ces caribou et qui, vivant dans les collines, peuvent attirer à eux des chasseurs égarés... Dans la mesure où la parole est censée détenir un pouvoir performatif sur les êtres vivants, les âmes des morts, les phénomènes naturels, les



DESSIN DE UJARAO

Culture et langue Inuit : un couple indissociable

Les exemples cités appartiennent à l'inuktitut parlé au Nunavut (Arctique canadien).

Parmi les nombreuses caractéristiques de la langue inuite figure l'expressivité de son lexique. Les mots se présentent souvent sous la forme d'une périphrase ou d'une définition du dictionnaire dont le sens est parfaitement transparent. Ils ressemblent alors à de brefs discours sur les êtres et les choses et l'expérience que les Inuit en ont.

■ *Kigutangimait* désigne des petits fruits, de couleur sombre, semblables aux myrtilles (*Vaccinium uliginosum*, famille des Ericaceae) et dont les Inuit sont friands. Le terme signifie « qui provoque la perte des dents » et renvoie à un état qui nous est familier. Les baies, en colorant les dents, nous transforment provisoirement en édentés.

■ *Igalaujaq* est un terme qui a été récemment créé. Il désigne la couche d'ozone et signifie littéralement « ce qui ressemble à une fenêtre ». Il a été choisi par les Inuit parce que la couche d'ozone leur est apparue comme étant aussi transparente, protectrice et fragile qu'une fenêtre. Jadis, *igalaaq* désignait la fenêtre, fabriquée à partir d'un morceau de glace lacustre, qui, après avoir été soigneusement prélevé, était incorporé à l'une des parois de l'iglou. Il était à la fois transparent, protecteur et fragile.

■ *Ikiaqqivik* : le Cyberspace et Internet, deux notions nouvellement introduites, sont désignés par ce terme qui signifie « là où on se déplace entre les différentes couches de l'atmosphère ». Ceci rappelle le vol que le chamane effectuait dans la troposphère et la stratosphère lorsqu'il allait à la rencontre des puissants esprits du cosmos. Il naviguait alors « entre des couches », légèrement en deçà ou au-dessus des nuages ainsi que dans des régions plus lointaines.

On dit du lexique de la langue inuit qu'il est « motivé » parce qu'il semble souvent exister une étroite relation entre la forme des mots et leur contenu. Dans la pratique quotidienne de leur langue, les Inuit n'y prêtent pas attention, sauf s'ils se penchent sur la signification d'un mot. Il leur est en général facile d'identifier les unités de sens qui le constituent. L'expressivité du lexique permet à ceux qui s'intéressent à la culture inuit de mieux comprendre les concepts, les représentations et les valeurs qui lui sont propres en prenant en compte ce que la langue en dit. Cette approche est celle des ethnolinguistes.

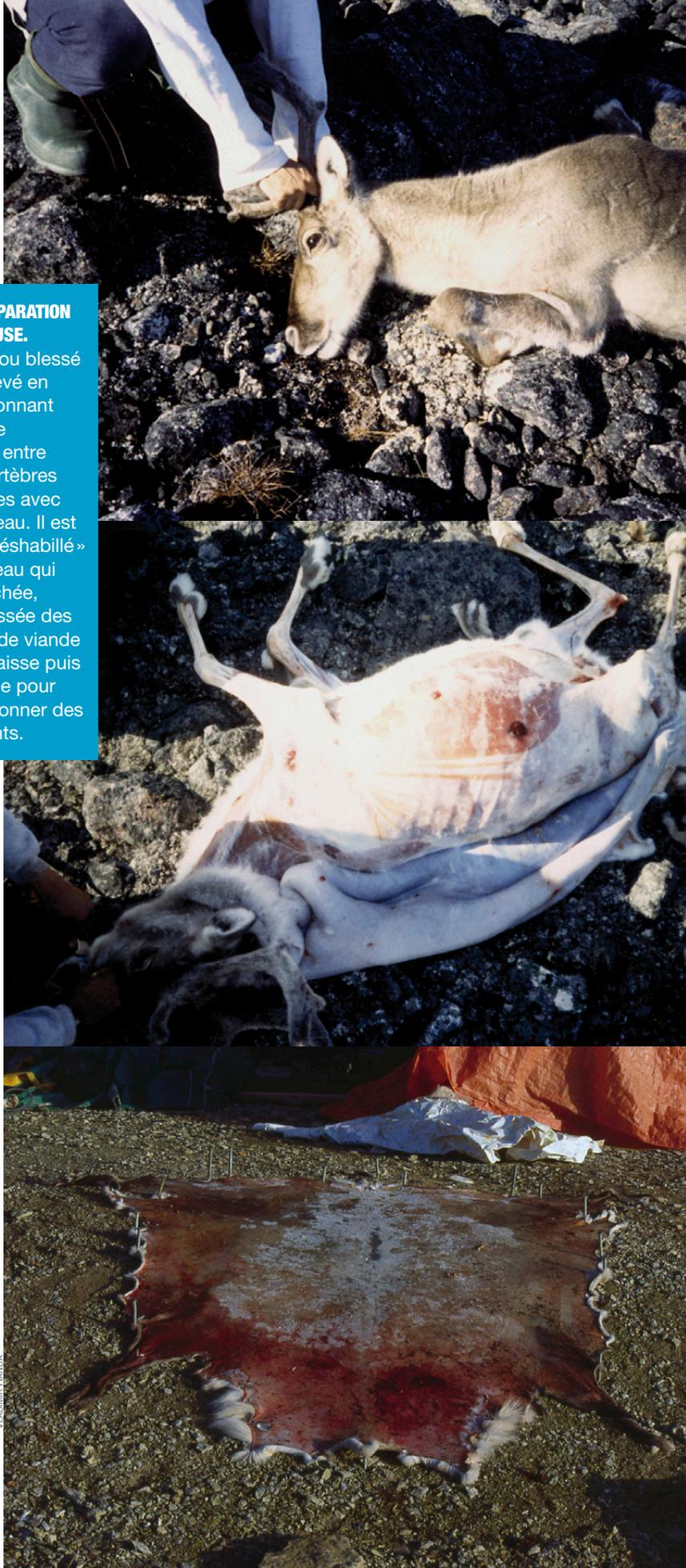
Michèle Therrien, Professeure des Universités, Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO).

puissances tutélaires, il est impératif qu'elle soit maîtrisée et utilisée avec discernement. Ainsi, toute personne que ses fonctions rituelles mettaient au contact avec les forces invisibles (chamane) ou qui se trouvait en situation rituelle délicate (deuil, fausse-couche, accouchement), ne devait pas utiliser les noms d'animaux ordinaires, mais avait l'obligation de recourir à des termes de substitution. Cette terminologie spécifique qui embrassait jadis tous les domaines de la vie avait été portée à la connaissance des ancêtres des Inuit, dit-on, par les premiers chamanes (*angakkuit*), d'où son appellation *angakkuit uqausingit*, «les paroles des chamanes».

Pour ce qui est du caribou, le terme métaphorique utilisé à son encontre, tant dans le domaine rituel que dans les chants personnels *pisiit*, était *kumaruaq*: «qui ressemble au pou», construit à partir des termes *kumak* «parasite, pou» et *-ruaq* «ressemblance». Selon les explications recueillies dans les années 1920 par Rasmussen auprès des différents groupes inuit de l'Arctique canadien, les caribous qui se déplacent en grand nombre sur la surface de la Terre évoquent les poux qui grouillent dans la chevelure des humains. L'une comme l'autre, la terre comme le corps humain jouent donc un rôle nourricier à l'égard de ceux qu'ils abritent. Si le caribou représente une proie de choix pour les humains, il l'est encore davantage pour le loup arctique, *amaruq* (*Canis lupus*). Pourtant, ce n'est pas cette relation qui inspire le plus les Inuit. Certes, dans le récit mythique fondateur de *amaqtaaqtuq* – récit de pérégrinations d'une âme au travers d'une série d'animaux qui en réalité est un voyage initiatique d'un chamane – le caribou et le loup sont associés dans une même séquence narrative : pour devenir un loup accompli, celui-ci doit apprendre auprès de ses congénères comment s'y prendre pour capturer un caribou, ce qui n'est pas une mince affaire. Mais ce qui compte davantage, ce sont les diverses caractéristiques morphologiques et éthologiques que le caribou partage avec d'autres animaux. Le caribou arbore un attribut : ses bois appelés *nagjuut*. Contrairement aux autres cervidés, même les femelles en sont pourvues. Cela dit, c'est le panache des mâles qui frappe les esprits. Le mâle adulte à l'apogée de sa croissance, *pangniq*,

UNE PRÉPARATION MINUTIEUSE.

Le caribou blessé est achevé en lui sectionnant la moelle épinière entre deux vertèbres cervicales avec un couteau. Il est alors «deshabillé» de sa peau qui sera séchée, débarrassée des résidus de viande et de graisse puis assouplie pour confectionner des vêtements.





DANIEL BISSON

Petit lexique inuktitut autour du caribou

aggiqturjuut	harde de caribou approchant un gué
akullirut	lorsque le pelage du caribou est de longueur intermédiaire
amiraq	velours qui couvre les bois
atiqtuarjuut	les hardes de caribous sortant au printemps des forêts
atiqtut	ceux qui descendent vers la côte
ijiqqat	êtres invisibles anthropomorphes
kumaruaq	“comme un pou”, nom métaphorique donné au caribou
nagjuut	les bois du caribou
nagjuligjuaq	caribou mâle avec un grand panache
nirjutimmarialuk	gibier par excellence
nunamiutarmarialuk	l’habitant de la terre par excellence
nuqraq	faon
nuqralik	femelle suitée (ayant un petit)
pangniq	caribou mâle adulte à l’apogée de sa croissance
pisuktimmarialuk	marcheur par excellence
saggarut	période où le pelage du caribou est court, après la mue
silaat / pukiit	caribous mâles / femelles nés des œufs de la terre (enfants de la terre)
taksuajjut	ceux qui répandent du brouillard
tuktu	caribou / renne (<i>Rangifer tarandus</i>)
tuktuup amia	peau du caribou

porte dans les chants personnels le nom de *nagjuligjuaq*, « celui avec un grand panache ». Il est à ce point remarquable qu’il motive un rapprochement conceptuel, mythique, mais aussi naturaliste, avec un mammifère marin : le morse, *aiviq* (*Odobenus rosmarus*). Si la chose paraît à première vue étrange, les Inuit ont remarqué que le morse est pourvu d’un attribut remarquable similaire, ses défenses (*tuugait*). Diverses comparaisons qu’il serait trop long d’exposer ici sont dressées entre les bois et les défenses en référence à leur forme. C’est une histoire ancienne, à en croire les récits relatant la genèse de l’univers inuit : à cette époque, le caribou était muni de défenses tandis que le morse arborait des bois. Cette situation ne convenant ni à l’un ni à l’autre, pas plus qu’aux humains qui à cette époque étaient dans une phase d’apprentissage de la chasse au gros gibier, un échange eut lieu entre ces deux animaux. Après quelques ultimes réajustements par la créatrice du caribou en vue de le rendre plus facile à chasser, celui-ci prit sa forme définitive et acquit les traits de comportement qu’on lui connaît aujourd’hui.

Il est en outre intéressant de noter que ce terme *nagjuut* véhicule en fait une notion plus générale, celle d’une excroissance céphalique, transposable sur d’autres animaux : ainsi, non seulement les cornes du bœuf musqué sont désignées de la sorte, mais aussi les aigrettes (plumes érectiles) d’un oiseau, l’alouette cornue, et des épines d’un poisson, le chabot.



**LES « MARCHEURS
PAR EXCELLENCE »**,
pisuktimmarialuit
en inuktitut, se
déplacent au fil
des saisons entre
les riches
pâturages de la
toundra du bref
été arctique et la
forêt boréale,
refuge contre les
rigueurs de l'hiver.
Nulle rivière ne les
arrête!





PEUPLELOUP, LICENCE CREATIVE COMMONS CC-BY-SA

Petit lexique inuktitut autour du caribou (suite)

amirairvik	la période où le velours tombe des bois
inuksuk tukturnut ungujuuti	cairn anthropomorphe utilisé pour rabattre les caribous
kapuut	épieu : "ce qui sert à transpercer"
katagairivvik	le temps où les bois (des mâles) tombent
majuatigivug	monte en direction de l'intérieur
nalluk / imaaq / imaariaq	gué
nalluqsuqtut / upattut	ceux qui chassent le caribou en kayak
nasiktaqtug	repérer une proie depuis un point surélevé
nularvik	le temps de l'accouplement
pisiksi	arc
pisurajaktuq	chasser le caribou à l'approche, à pied, sans l'avoir aperçu au préalable
qukiuti	arme à feu (à canon rayé)
taalut	pierres derrière lesquelles les chasseurs se dissimulent
tukiliarvik	déplacement saisonnier du caribou en avril
ukiulirut	mois où le caribou acquiert son pelage d'hiver (long)
unguqtut	rabatteurs
nagjuut	bois de caribou
aiviq	le morse (<i>Odobenus rosmarus</i>) est rapproché du caribou à cause de ses défenses
nanuq	l'ours polaire (<i>Ursus maritimus</i>) est classé avec le caribou dans les "marcheurs"

Les Inuit connaissent le phénomène des cycles biologiques qui affectent certaines espèces animales, parmi lesquelles le caribou. Ils ont loisir d'observer, sur de longues périodes, les fluctuations que subissent ses populations dans leur région. Dans la région d'Igloolik, après plusieurs décennies d'abondance, le caribou semble de nouveau déserté certaines zones qu'il fréquentait auparavant, obligeant les chasseurs à des déplacements de plus en plus lointains.

De mémoire d'aînés, ce n'est pas la première fois qu'un tel phénomène se produit. Au début du xx^e siècle, le caribou avait pratiquement disparu de certaines régions de l'Arctique oriental canadien, et d'ailleurs. La raison invoquée par les Inuit d'alors était le non-respect d'un interdit rituel. La prédiction d'un chamane annonçant le retour progressif des caribous, qui fut rapportée par l'un de ses fils, se réalisa beaucoup plus tard, à partir des années 1960. Aussi les aînés restent-ils assez sereins face à ce qui leur semble être la répétition d'un phénomène connu.

Les explications que l'on recueille aujourd'hui à Igloolik sont multiples et variées. Parmi les propositions « rationnelles », il y a celles qui réfèrent aux phénomènes naturels comme l'épuisement des pâturages, la dynamique propre des populations ou les changements climatiques, rejoignant ainsi les positions des scientifiques. D'autres évoquent les nuisances liées aux acti-



vités économiques de plus en plus intenses, telles que la prospection minière, et à l'utilisation des moyens de transport perturbants pour la faune, qu'il s'agisse des quads en dehors des villages ou des fréquents survols du territoire par des avions et hélicoptères.

Selon certains, le comportement des humains contribue également à ce phénomène. Notamment pour les aînés : parler trop, parler mal des animaux, par exemple à propos des quotas de chasse, a pour effet de les faire fuir ou de les rendre agressifs. Mal agir, que ce soit en maltraitant des animaux, en gaspillant la venaison ou en prélevant plus d'individus que nécessaire, porte aussi à conséquences, mais peut-être plus sur le plan individuel, alors que la parole collective semble engager la responsabilité du groupe.

Quelles qu'en soient les explications, reste l'idée, toujours d'actualité, que les faits et dires des humains, voire même leurs pensées, sont susceptibles de trouver un écho auprès des animaux. Alors que le contexte culturel a considérablement changé depuis l'adoption du christianisme et du mode de vie occidental, aux yeux des Inuit des passerelles continuent de relier les humains aux animaux, avec de réelles possibilités de communication, faisant d'eux des partenaires indissociables. ■

Les reproductions de dessins réalisés par des Inuit sont issues de l'ouvrage : Observations on the intellectual culture of the Caribou Eskimos, de Knud RASMUSSEN (1930) Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhagen.

LE CARIBOU DONNE LE TEMPO.

Plus que chez tout autre animal, les événements majeurs du cycle biologique du caribou sont utilisés par les Inuit comme des repères temporels des différentes périodes de l'année.

Pour en savoir plus

- *The Netsilik Eskimos. Social Life and Spiritual Culture*, de Knud RASMUSSEN (1931). Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhagen.
- *Animaux symboliques : la part de l'expérience naturaliste dans l'imaginaire inuit*, de Vladimir RANDA (2007). Dans E. Dounias, E. Motte & M. Dunham (eds), "Le symbolisme des animaux. L'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature?". IRD CD-Rom, pp. 253-272.
- *Uumajunik uqarulujaqtuq « speaking badly to/about the animals » or how human speech affects them*, de Vladimir RANDA (2009). Dans B. Collignon & M. Therrien (dir.), *Orality in the 21st century : Inuit discourse and practices*. Proceedings of the 15th Inuit Conference, Inalco, Paris, CD-Rom.
- *Caribou Hunting in West Greenland*, de G. NELLEMAN (1970). Folk 11-12, 1969/70, pp. 133-153.
- *Chasses collectives au caribou dans le Québec arctique*, de Bernard SALADIN D'ANGLURE et Monique VÉZINET (1977). *Études/Inuit/Studies*, 1 (2) : 97-112.

Le caribou au cœur de la culture Inuit



www.lecerclepolaire.com